

Pour aller au soleil

François Hébert

Jean-Marc Fréchette
Number 4, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (2004). Pour aller au soleil. *Contre-jour*,(4), 53–57.

Pour aller au soleil

François Hébert

Comme pour nous accueillir, l'après-midi de notre arrivée, débouchent de la petite rue El Amel des gens que je prends d'abord pour des manifestants. Ils scandent des slogans en arabe, dont je ne saisis que la puissance, le rythme, la beauté, le désespoir.

Ahmed!... Ahmed!...

En fait, on porte un mort, je le vois maintenant, posé sur un palanquin et dans des linges aux couleurs vives. On se dirige vers le cimetière de Sidi Bou-Saïd.

Ce sont des sourates que l'on entend, je suppose. Je ne suis pas porté sur la religion, mais c'est encore ce que l'homme a inventé de moins vain ou vénéral.

De temps en temps, les jeunes hommes qui se trouvent le plus près du palanquin, lèvent l'index vers le ciel, j'imagine pour montrer symboliquement la voie au mort, ou alors pour influencer Allah et lui suggérer d'accueillir le mort dans son paradis avec d'aguisantes houris. D'autres fois, ils frappent de la main contre les montants du palanquin, sans doute pour manifester leur stupeur, leur colère, leur révolte, voire leur incrédulité.

Un instant, j'ai cru percevoir l'odeur de la putréfaction. Mais c'était seulement mon imagination, sans doute.

Ahmed!... Ce nom revient souvent dans la psalmodie, soit qu'il s'agisse du prénom du Prophète, soit de celui de son ouaille.

Quelques centaines de personnes accompagnent le cortège, dans le désordre et vêtues n'importe comment.

Come as you are!

La mort parle-t-elle autrement ?

Le cortège remonte l'avenue Bourguiba. Un policier arrête les voitures, les automobilistes ne protestent pas. À une distance respectueuse, nous marchons un moment avec les gens, que nous regardons discrètement et qui nous regardent distraitement. La curiosité est partagée.

J'ai envie de suivre la mort jusqu'à sa dernière demeure, mais je me sens peu préparé à cette enquête ou initiation. Ou bien c'est du voyeurisme ? Finalement, nous allons au café prendre un jus de fraises fraîches. J'en serai malade.

*

J'essaie de m'orienter.

À gauche, entre les deux voies de l'autoroute vers Sidi Bou-Saïd, une longue et haute haie de lauriers-roses nous accompagne, immobile cependant.

Et à droite, les nouveaux buildings, avec leurs néons en arabe, sur les toits, à lire de droite à gauche, les mots filant avec nous par conséquent, pas assez vite toutefois.

Me voici donc au pays de saint Augustin. Me confesserai-je ? J'ai fait du mal à des gens, c'est vrai, et je m'en suis fait.

Tout s'oublie, mais rien ne s'efface.

Un texte sacré égyptien prête au dieu Thot le mot suivant, lequel ouvre la porte de l'éternité au mortel jugé digne d'un tel honneur : « Passe, tu es pur. »

Que faire, le cas échéant, de vos valises morales, de tout cela que vous emportez avec vous, de toutes ces choses non réglées, désirs non assouvis ou mal assouvis, tromperies, amitiés négligées, lâchetés, factures morales non acquittées, livres ratés, vindictes, velléités, fautes, fuites, mesquineries, indélicatesses, pensées inachevées, incohérentes, distractions, obsessions blindées, rêves, découragements ?

Et les joies aussi, les désirs assouvis, qu'en faire désormais ?

Voyager est un procès.

*

Le pèlerin Gérard de Nerval, arrivé en Grèce, raconte : « Je lui pris la main, où je mis deux ou trois drachmes, et je lui fis signe qu'elle pouvait redescendre dans le sentier. Elle parut hésiter un instant, puis, portant la main à ses cheveux, elle tira d'entre les nattes tordues autour de sa tête une de ces amulettes que portent toutes les femmes des pays orientaux, et me la donna en disant un mot que je ne pus comprendre. C'était un petit fragment de vase ou de lampe antique, qu'elle avait sans doute ramassé dans les champs, entortillé dans un morceau de papier rouge, et sur lequel j'ai cru distinguer une petite figure de génie monté sur un char ailé entre deux serpents. Au reste, le relief est tellement fruste, qu'on peut y voir tout ce que l'on veut... Espérons que cela me portera bonheur dans mon voyage. »

Vous venez de lire le plus beau passage de la littérature de tous les temps et de tous les lieux.

*

Dans la médina de Hammamet soudain nous parvient, par le moucharabieh d'une mosquée, le chant peut-être le plus suave que j'aie jamais entendu, beau à mourir, et qui allie l'Occident et l'Orient d'une manière que je ne saurais expliquer.

Qui chante, et quel est cet air, je ne le saurai pas.

Je n'entends plus l'air en question, mais je me souviens de l'avoir entendu et je me souviens également de l'avoir oublié.

Le déchirement est là.

Un peu avant ou un peu après, Lise prend notre photo.

Il paraît que la médecine a fait des progrès en Tunisie et qu'il y a moins d'aveugles maintenant.

Les photos ne sont d'aucun secours pour les aveugles.

Qu'apportent-elles à ceux qui ont des yeux qui voient?

Elles ne guérissent pas de la vision.

*

Une pierre est un poing serré dans la bataille.
Dans la bataille de la pierre avec la pierre, contre la pierre.
La pierre se fait, la pierre patiente, la pierre se défait.
Elle se refera.
De nouveau, elle patiente.

Quand la pierre escalade la pierre, vous avez une montagne.
Et c'est ce que fait Sisyphe, le porte-pierres, le complice, l'esclave, le témoin,
le dieu enchaîné, le mythique, le pauvre.
Le temps va et vient ainsi.
Et c'est ce que fait aussi le feu au centre de la terre, quand il active un
volcan ou quand il plisse une plaque tectonique ou l'écorce terrestre.

*

Pour tenir le coup tout l'avant-midi, il me faut deux litres d'eau. Je bois,
puis je suis un arrosoir lent, je produis de la vapeur par les pores.
Je vis dans un nuage, littéralement.
Je sue, je suis pressé par le soleil comme un agrume, je suinte, je sale l'air
de ma sueur.
Il y a de la mer dans l'air, un peu.
Des gouttes salées perlent sur mon front, tombent sur le verre de mes
lunettes.
Comme la pluie sur une vitre, mais des deux côtés.

Je fais une étonnante rencontre. En creusant, je tombe sur une défense de
sanglier. La bête s'était sûrement servie de sa défense pour fouir.
Elle aura creusé sa propre tombe.
Comme on fait tous les jours, simplement en vivant, en avançant dans la
vie, dans l'espace, dans ses rêves.

Comme j'ai creusé la terre pour déterrer la défense, pour me défendre moi-même.

Contre quoi, je me le demande.

Ou bien je frappe un mur quand je creuse : je retourne de la terre dans ma main et dans cette terre, il n'y a que de la terre.

Je cherchais autre chose.

Quelque chose.

De la terre contient de la terre, et vice-versa.

Il n'y a pas de mur. Aucune chose.

Rien qu'une continuité lisse, aux apparences brisées.

C'est ça, le mur.

Il m'est aussi arrivé de tomber sur un mur réel, enfoui, palpable et dur.

Ou bien je tombe sur tel tesson de terre cuite, le contraire exactement d'une brèche.

Épais, triangulaire et galbé, sans doute un morceau d'amphore.

Le reste de l'amphore a disparu, il n'en reste que ce tesson.

L'amphore est son immense brèche.

Le pauvre tesson ne contient plus grand-chose, tout juste sa propre matière.

On peut en dire qu'il contenait, enterré, un peu de ce qui le contenait, c'est-à-dire une pincée de terre, telle une synecdoque.

Il est aussi la métaphore de qui veut bien se prêter au jeu. On demande un figurant!

On trouve souvent des bouchons sur les lieux, qui ne bouchent évidemment plus rien. Ces cylindres aplatis sont faits de diverses substances, pierre, os, mortier, céramique, plâtre; c'est la cire qui finissait de boucher le goulot.

Ils ne sont pas plus rares que les capsules des bouteilles de bière, d'eau ou de boissons gazeuses, que l'on trouve souvent aujourd'hui dans les parcs et les terrains vagues, faites de métal ou de plastique.

Extraits d'un journal de voyage en Tunisie et de fouilles à Carthage avec l'équipe d'archéologues de Pierre Senay sur le site du monument circulaire chrétien, ou « memoria », en juin 2002.